

TOURNER EN DÉRISION À BYZANCE*

Paul Magdalino

Cet article se propose de localiser la dérision dans la culture byzantine, de la définir par rapport aux autres manifestations de l'humour que l'on trouve dans les textes byzantins¹. Dans ce but, nous parcourrons une série d'exemples qui permettent de cerner le phénomène avant d'y pénétrer, afin d'aboutir à l'analyse d'un cas classique, en examinant d'une part son contenu et son contexte littéraire, d'autre part, les réalités historiques correspondant aux éléments du récit.

Le concept de dérision existe bien dans le vocabulaire que Byzance a hérité de l'Antiquité. Le latin *derido* a son équivalent exact dans le grec καταγέλαω, qui signifie « rire au dépens de quelqu'un ». La dérision se distingue donc des manifestations du rire qui engagent toutes les personnes présentes et qui se résument par la notion du jeu. Il est clair que le jeu et la dérision ont beaucoup en commun ; le drôle, la raillerie, la rigolade, la satire, le comique, la bouffonnerie sont propres à l'un comme à l'autre. Cependant, la dérision poursuit un but très sérieux, à savoir celui d'humilier, d'écraser moralement son objet. Celui-ci est par définition un être qui se prend au sérieux, et qui devrait être tenu en estime. On ne tourne pas en dérision celui qui s'efface volontiers, qui se moque de lui-même, ou qui n'a rien à perdre. Il n'y a pas de dérision sans intention de nuire, mais aucune dérision n'est accomplie si elle reste uniquement dans l'intention et dans le discours de son auteur. Elle se réalise pleinement quand elle renverse le rôle de son objet, en le rendant risible aux yeux du public qui assiste au spectacle de son humiliation. Dans ce sens, on peut tourner en dérision sans faire rire. L'exclusion est de rigueur chez les Pères, qui sévissent contre le rire (γέλως) tout en méprisant toute croyance païenne comme dérisoire (καταγέλαστος)².

* Cette étude a été réalisée grâce à une bourse (*Research Readership*) de la British Academy.

¹ L'humour à Byzance est traité de façon générale par J. Haldon, « Humour and the everyday in Byzantium », dans *Humour, History and politics in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, G. Halsall éd., Cambridge, 2002, p. 48-71.

² Il suffit de considérer l'incidence du mot καταγέλαστος dans la base de données du *Thesaurus Linguae Graecae* (TLG) : sur 251 exemples, plus de la moitié sont tirés d'auteurs chrétiens, dont 56 de saint Jean Chrysostome, auteur qui fulmine souvent contre le rire, parfois dans la même homélie où il parle de dérision : p. ex. PG [Patrologie grecque], 57, col. 68, 70 ; 62, col. 119-120. Voir en dernier lieu J. Bremmer, dans *A Cultural History of Humour*, J. Bremmer et H. Roodenburg éd., Cambridge, 1997, p. 22.

La dérision et le jeu ont des fonctions sociales assez précises et différentes. Ils sont des réalités bien documentées de la vie byzantine, et rentrent dans le cadre des institutions publiques, comme on le verra. Toutefois, entre les rituels prescrits de l'un et de l'autre, il y a un large terrain où la limite du rire conséquent au rire ludique semble assez floue³. On note d'abord l'ambiguïté consciente de la parodie et de la satire⁴. Ensuite, on constate que le fonds commun au jeu et à la dérision facilite le passage rapide de l'un à l'autre. Il s'agit de réalités que nous connaissons tous par expérience : d'une part, l'ambivalence des formes d'expression : les gestes, les paroles, les comportements qui prêtent à des interprétations diverses selon les circonstances ; d'autre part, la mutabilité des situations et des intentions. Je donne trois exemples tirés de textes byzantins des XI^e-XII^e siècles.

Parmi les conseils de l'ex-général Kékauménos, on trouve le suivant :

56

Ne joue pas avec un insensé, car il te fera des injures. Il tirera peut-être ta barbe, et figure-toi combien de honte tu en auras⁵. Si tu le laisses agir, tout le monde rira, mais si tu le frappes, tu seras blâmé et réprimandé de tous. Il en est de même avec ceux qui feignent la folie. Je te dis que tu dois leur manifester miséricorde et charité, mais évite de jouer et de rigoler avec eux ; cela ne profite en rien. J'ai vu des personnes qui, en jouant et en riant avec ces types, ont fini par les tuer⁶.

On s'amusait donc volontiers à jouer avec les idiots à cause de leur comportement bizarre, mais du moment où ce comportement prenait des formes injurieuses, il n'était plus possible de l'accepter dans un esprit de jeu. Même si l'offensé voulait le prendre à la légère, la société ne le lui pardonnait pas. On risquait de s'attirer soit le ridicule, soit des reproches, voire une incrimination. L'idiot n'était qu'un objet de jeu, mais il pouvait tourner le joueur en dérision.

3 J'emprunte cette distinction à S. Halliwell, « The uses of laughter in Greek culture », *Classical Quarterly*, XLI (1991), p. 279-296.

4 À Byzance, on parodiait surtout les cérémonies. La parodie de la liturgie ecclésiastique connut une longue histoire, depuis l'innocent jeu enfantin attribué à Athanase d'Alexandrie (PG, 87, col. 3084-3085) jusqu'à l'impudent « office de l'imberbe » de l'époque tardive, éd. H. Eideneier, Spanos, Berlin et New York, 1977 ; pour les irrévérences attribuées à l'empereur Michel III (843-867), voir plus bas. Les étrangers se moquaient des cérémonies de la cour byzantine en les parodiant (voir plus bas, p. 58), mais il faut signaler en même temps que la promenade infamante, qui fait de la dérision une institution publique, à Byzance comme ailleurs, est l'imitation burlesque d'une cérémonie solennelle et honorifique. Sur les textes satiriques, voir en dernier lieu R. Romano, *La satira bizantina dei secoli XI-XIV*, Turin, 1999.

5 Cf. M.-F. Auzépy, « Prolégomènes à une histoire du poil », *Travaux et Mémoires*, XIV (2002), p. 10.

6 Éd. B. Wassiliewsky, V. Jernstedt, *Cecaumeni Strategicon*, Saint-Pétersbourg, 1896, réimpr. Amsterdam, 1965, p. 63 ; éd. G. Litavrin, *Sovety i rasskazy Kekavmena*, Moscou, 1972, p. 246.

Notre deuxième exemple est un incident que l'archevêque de Thessalonique, Eustathe, raconte. Il eut lieu à Constantinople (avant 1150), à l'époque de sa jeunesse⁷. C'était le temps des vendanges, et son maître se trouvait en compagnie d'un collègue plus âgé dans un endroit de la banlieue où les deux hommes possédaient des propriétés de part et d'autre de la route publique. Assis sur un tas de cailloux auprès de la voie, ils bavardaient puis, pour se distraire, ils commencèrent à se moquer des paysans vendangeurs préoccupés par le gain de leur pain qui passaient sur le chemin. Les plus sages de ces gens, qui connaissaient les deux philosophes, se taisaient et saluaient avec révérence. D'autres, plus jeunes, répliquaient civilement avec esprit, ils étaient drôles encore que rudes ; d'autres encore, la langue déliée par le vin nouveau, ripostaient avec des injures, mais les philosophes n'en riaient que davantage, sans blâme ni rancune. Un jeune étudiant qui était présent (Eustathe fait-il allusion à lui-même ?) s'enhardit, dans l'audace de sa jeunesse, à lancer une parole railleuse contre le plus âgé des professeurs. Celui-ci, tempérant sa colère d'humour, fit signe à un homme fort de lever le jeune dans ses bras et de lui donner un coup de bâton sur les fesses. La revanche du vieux s'arrêta là, mais le jeune rougit de honte, et le maître d'Eustathe pria son collègue de se montrer plus indulgent. Cependant, sans rien dire, le vieux traversa la route et se tint sur le seuil de la cabane en bois qui appartenait à sa propriété. Le jeune vint s'incliner devant lui, la tête contre terre. Enfin, le vieux, cédant aux supplications, dit au jeune de se lever, mais celui-ci, au lieu de se tenir debout, leva ses pieds et tomba contre son adversaire, le renversant dans la cabane. Personne ne rit, et tous s'attendaient à la punition du jeune qui avait circonvenu son aîné d'une telle manière. Mais le vieux se réjouit de l'ingénuité du jeune, et s'en alla souriant.

L'histoire ne dépassa point le stade du jeu, grâce surtout à la magnanimité des deux philosophes, qui ont su garder l'esprit du jeu face aux paroles et aux gestes injurieux, évitant ainsi l'humiliation et la violence. Il n'en reste pas moins que le jeu risquait à chaque moment de tourner mal, et que les philosophes avaient provoqué les injures par une moquerie qui n'était pas tout à fait exempte de mépris social.

Ce mépris caractérise également notre troisième exemple, qui nous vient du récit du voyage de Constantin Manassès envoyé en mission diplomatique auprès des cours de l'Orient latin en 1160⁸. Ayant raconté ses douloureuses expériences en Palestine et son passage à Chypre pour se remettre de la maladie qu'il avait attrapée à Tyr, l'auteur propose d'introduire dans sa narration quelque chose de

7 Éd. T.L.F. Tafel, *Eustathii metropolitae Thessalonicensis opuscula*, Frankfurt am Main, 1932, réimpr. Amsterdam, 1964, p. 111-112.

8 Éd. K. Horna, « Das Hodoiporikon des Konstantinos Manasses », *Byzantinische Zeitschrift*, XIII (1904), p. 313-355.

drôle, « car il faut ajouter aux histoires sombres des anecdotes amusantes qui font rire »⁹. C'était au moment de la Pentecôte, et tout le monde s'était rendu à l'église pour l'office des vêpres. L'auteur se tint près de l'entrée. Un Chypriote, « qui dépassait tous les autres Chypriotes en idiotie »¹⁰, entra et se mit à côté de lui. Il sentait le vin et l'ail ; Manassès qui, nous assure-t-il, supportait cette odeur aussi mal que celle des excréments¹¹, fut pris de vertige et faillit s'évanouir. Il pria civilement le Chypriote de s'éloigner, sans résultat. Il répéta sa demande d'un ton plus dur : « Mon bonhomme, éloigne-toi, ne m'étouffe pas ; ta bouche pue l'ordure »¹². Comme l'autre resta sans bouger, Manassès lui donna une gifle si forte que le bruit se fit entendre par-dessus de la psalmodie. Enfin, nous dit-il, le « mangeur de merde (σκατοφάγος) » s'en alla. On pourrait se demander où est le drôle dans cette histoire. Le cercle littéraire de Manassès se posa sans doute la même question, car il se vit obliger d'ajouter : « la chose se passa ainsi, quoi qu'on me reproche »¹³. Peut-être croyait-il que les allusions scatologiques et la mention de la gifle bruyante étaient passablement comiques. L'image même d'un Chypriote stupide à la mauvaise haleine suffisait-elle à déclencher des éclats de rire à Constantinople ? De toute façon, si l'humiliation du Chypriote fut réelle, ce fut uniquement l'imagination littéraire de Manassès qui le tourna en dérision.

L'épisode met en lumière un deuxième problème pour la localisation de la dérision dans une culture du passé : notre dépendance totale vis-à-vis de textes, en majorité littéraires, qui représentent les perceptions de leurs auteurs. Un auteur peut exagérer ou diminuer le rôle de la dérision dans une situation donnée ; il peut également interpréter la dérision comme un jeu ou *vice-versa*. Il peut être le seul à voir ou à décrire un événement comme drôle ou dérisoire. Sans d'autres témoignages, on ne sait jamais s'il introduit la notion du rire dans son récit ou s'il la supprime. L'intention de l'auteur, si difficile sinon impossible à déceler, est pourtant d'une importance capitale pour évaluer le poids d'un portrait comique, d'un jugement ironique ; une subversion subtile se reconnaît à peine, mais est-elle pour autant moins fatale à une réputation ? En revanche, le vocabulaire du rire est souvent employé dans un sens tout à fait banal et dépourvu de signification : on parle souvent du ridicule, du risible, du dérisoire, sans penser à rire ou à faire rire.

9 *Ibid.*, p. 344, 4.93-94 : καὶ ταῖς σκυθρωπαῖς ἱστοριογραφίαις γελωτοεργοῦς παιδιὰς προσαγαγεῖν.

10 *Ibid.*, p. 345, 4.100 : πάντας δὲ νικῶν ἀφροσύνη Κυπρίου.

11 *Ibid.*, p. 345, 4.105-106 : βδελύττομαι γὰρ τήνδε τὴν κακοσμίαν ὡς τῶν κακῶν μου τὴν δυσώδη κακοσμίαν.

12 *Ibid.*, p. 345, 4.112-113 : ἄνθρωπε, πόρρω στήθι, μὴ σύμπιγέ με ὡς βόρβορον γὰρ ἐκπνέει σου τὸ στόμα.

13 *Ibid.*, p. 345, 4.130 : καὶ τοῦτο μὲν τοιοῦτο, κἂν μέμφοιτό τις.

La littérature à Byzance risque de déformer la réalité d'autant plus que le ridicule se rencontre surtout comme thème et instrument de la rhétorique de l'invective, le *psogos*. En invectivant, on se moque de l'autre, ou on l'accuse de se moquer des autres, non parce qu'il est drôle ou blagueur, mais surtout parce qu'il est l'adversaire. Nombreux sont les textes qui polémiquent plus ou moins directement ou qui empruntent les méthodes de la polémique. Parmi ceux qui relèvent les traits risibles de l'adversaire, citons l'apologie de Théodore Prodromos accusé d'hérésie par un certain Barys. Prodromos bafoue la calvitie et le nom de Barys : « les cheveux même ont fui ce crâne difforme et ignorant » ; Barys n'est pas simplement un « lourd », mais aussi, en tant que « Bar Hys », fils de cochon. Quand il parle, il arrose son auditeur de bave, et ses paroles sentent l'ordure, car elles sortent de l'excrément de son cœur. Il est une offense à la nature, une farce de la vie¹⁴.

Le *psogos* peut aussi attaquer la réputation morale de quelqu'un en l'accusant de se moquer des choses sérieuses. Un des exemples les mieux connus dans l'historiographie du x^e siècle à Byzance est la dénigration de l'empereur Michel III (843-867) pour justifier l'usurpation violente de son successeur Basile I^{er} ¹⁵. D'après le continuateur de Théophane, Michel aurait donné cent livres d'or au patrice Himérios en récompense d'avoir lâché un pet si fort qu'il avait éteint la lampe de la salle à manger¹⁶. Il aurait aussi ridiculisé l'Église en faisant parodier les offices saints par une bande de bouffons habillés en clercs, menés par un certain Gryllos qui représentait le patriarche. Un jour à la cour, l'impératrice-mère Théodora, prenant Gryllos pour le patriarche Ignace, se serait prosternée devant lui pour obtenir sa bénédiction ; et Gryllos de lâcher un grand pet, et l'empereur d'éclater de rire¹⁷. À supposer que les incidents ne soient pas inventés, on peut soupçonner le chroniqueur d'avoir exagéré leur importance, et on se demande s'ils ont vraiment dépassé les limites du jeu ; de toute façon, les victimes de la dérision, s'il y en eut, n'étaient pas l'Église et la religion, mais les personnes de Théodora et du patriarche Ignace, ennemis politiques de l'empereur. Des doutes pareils surgissent à propos d'un texte latin du XII^e siècle qui fait grief aux Grecs de traiter les membres du clergé comme des laïcs : « les privant de l'honneur qui leur est dû, ils les font participer à leurs fêtes profanes. Sous n'importe quel prétexte, agissant comme des païens, ils les châtient avec des coups de fouet, et pour rire, ils cognent sur leurs mitres »¹⁸.

¹⁴ Theodoros Prodromos, *Historische Gedichte*, éd. W. Hörandner, Vienne, 1974, n° 59, p. 474-483.

¹⁵ Voir P. Karlin-Hayter, « L'enjeu d'une rumeur », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, XLI (1991), p. 85-111.

¹⁶ Théophane continué, éd. I. Bekker, Bonn, 1838, p. 172.

¹⁷ *Ibid.*, p. 200-202.

¹⁸ PG 140, col. 545 (Léon Toscan).

Faut-il donc renoncer à tout essai d'objectivité ? Y a-t-il un critère sûr que l'on puisse appliquer à la recherche de la dérision dans les textes ? Ce critère ne réside pas, certes, dans la finesse d'esprit, ni dans la qualité de l'humour, ni dans la spécificité du vocabulaire. Mais j'estime qu'il existe dans le fait toujours présent du pouvoir. C'est le pouvoir qui sanctionne les cadres sociaux du jeu et de la dérision, et c'est donc en fonction de son rôle que l'on peut établir non seulement une démarcation entre les deux, mais aussi une typologie de la dérision. En effet, le pouvoir veille à la conservation et l'utilisation d'un espace profane consacré au jeu, notamment l'Hippodrome, où le rituel comporte, avec les courses, des spectacles de mimes¹⁹. Les autorités consentent aussi aux mascarades du carnaval et des autres fêtes, malgré les réserves de l'Église qui voit d'un mauvais œil les travestissements et les indécences qui impliquent souvent le clergé²⁰. La moquerie reste dans les limites du jeu qu'imposent l'État et la coutume, en prescrivant le contexte spatial et temporel dans lequel la contravention des normes et l'inversion des rôles peuvent se dérouler sans conséquence fâcheuse. La même chose se produit dans les entourages des grands, et en premier lieu du souverain, qui autorise les jeux burlesques, les représentations de mimes pendant les repas²¹, et la franchise des bouffons de cour, les γελωτοποιοί, dont nous connaissons quelques exemples à Byzance²². C'est dans cette ambiance de jeu et de franchise à la cour impériale que s'inscrivent plusieurs textes du XII^e siècle qui adressent une pétition à l'empereur en tournant en comédie la situation qu'on veut corriger²³. Les poèmes satiriques du « Ptochoprodromos » sont les ouvrages les mieux connus de ce groupe, parce qu'il sont censés marquer les débuts de la littérature néogrecque²⁴.

Dans tous ces cas, il n'y a pas lieu de confondre le jeu avec la dérision, parce que le pouvoir le contient dans un compartiment étanche. La dérision ne peut pas s'accomplir sans l'intervention directe ou indirecte du pouvoir, et c'est l'appréciation qu'il aura à son égard qui la définit comme réalisée ou non.

19 Voir en dernier lieu G. Dagron, « L'organisation et le déroulement des courses d'après le Livre des Cérémonies », *Travaux et Mémoires*, XIII (2000), p. 3-200.

20 Canon n° 62 du Concile Quinisexte, avec le commentaire de Théodore Balsamon, qui fournit plusieurs renseignements sur les pratiques du XII^e siècle : *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, éd. G. Rallis et A. Potlis, t. II, Athènes, 1852, p. 448-452.

21 Voir par ex. *Vita Euthymii patriarchae CP.*, éd. trad. P. Karlin-Hayter, Bruxelles, 1970, p. 42-45 ; Liudprand de Crémone, *Antapodosis*, VI.9, éd. P. Chiesa, *Liudprandi Cremonensis opera omnia*, Turnhout, 1998, p. 148-149.

22 Théophane continué, éd. Bekker, p. 91 ; Jean Skylitzès, *Synopsis historiarum*, éd. J. Thurn, Berlin et New York, 1973, p. 370 ; Nicéas Choniates, *Historia*, éd. J.-L. van Dieten, Berlin et New York, 1975, t. I, p. 441-442.

23 P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge, 1993, p. 340-342 ; R. Macrides, « The Ritual of Petition », dans *Greek Ritual Poetics*, P. Roilos et D. Yatromanolakos éd., Cambridge MA, 2005, p. 369-370.

24 *Ptochoprodromos*, éd. trad. H. Eideneier, Cologne, 1991.

À côté de la dérision réalisée, on peut distinguer deux autres catégories, celle de la dérision en concurrence, et celle de la dérision virtuelle. Un texte qui exprime l'intention de tourner en dérision suppose un concurrent et s'inscrit dans le cadre d'un concours de dérisions soumis à l'arbitrage du pouvoir, dans la personne du souverain ou son représentant, ou d'une collectivité sociale. Que le concours soit réel ou non, ce qui importe, c'est l'intention d'humilier un rival ou même un supérieur, intention qui répond à une réalité omniprésente de la société byzantine, surtout aux niveaux supérieurs : devant le tribunal²⁵, et dans la lutte pour l'avancement dans la hiérarchie civile ou religieuse. La dérision figure aussi dans les luttes pour le pouvoir que sont la guerre et la guerre civile. L'historien Jean Skylitzès raconte que Basile II, après la défaite du rebelle Bardas Phokas, condamna les partisans de celui-ci à la promenade infamante. Seul Léon Mélissènos fit exception, parce qu'il ne s'était pas joint au groupe de ceux qui se moquèrent de l'empereur avant la bataille. Au contraire même, Léon avait essayé de retenir son frère Théognoste qui bafouait les empereurs en leur lançant des injures²⁶. On connaît des épisodes où les habitants d'une ville assiégée vont pousser l'insolence jusqu'à montrer leurs postérieurs aux assiégeants²⁷. Il y a lieu de supposer que de telles pratiques étaient assez généralisées dans les préliminaires de la bataille, et qu'elles servaient à préparer la destruction physique de l'ennemi par son anéantissement moral. Il est intéressant de noter que dans le récit de Skylitzès, la moquerie qui prélude à la bataille devient la contrepartie de l'humiliation des vaincus, et seul celui qui s'abstient ouvertement du rituel de tourner le pouvoir opposé en dérision est épargné de la dérision infligée par ce même pouvoir pour sceller sa victoire.

Cette histoire nous amène déjà dans une autre catégorie de la dérision qui se place entre la dérision en concurrence et la dérision réalisée. Elle se distingue de la première par le fait de s'en prendre au pouvoir, au lieu de se soumettre à son arbitrage, mais elle n'est pas à confondre avec la dérision réalisée, dans la mesure où il est impossible d'humilier réellement le souverain en fonction ou son représentant. Elle peut tourner en dérision la mémoire d'un empereur défunt ou le simulacre d'un empereur vivant, mais tant qu'elle ne touche pas concrètement la personne ou le pouvoir du dirigeant, elle reste au niveau de

25 Emploi d'invectives dans les procès : P. Magdalino, « The Bagoas of Nikephoros Basilakes : a Normal Reaction », dans *Of Strangers and Foreigners (Late Antiquity – Middle Ages)*, L. Mayali et M.M. Mart éd., Berkeley, 1993, p. 47-63. Une notice de la Peira (XI^e siècle) rapporte le cas de deux dignitaires qui en vinrent aux coups après avoir échangé des injures devant le tribunal de l'hippodrome : *Jus graecoromanum*, éd. I. et P. Zepos, Athènes, 1931, t. IV, 61.6, p. 233.

26 Skylitzès, *Synopsis*, p. 338.

27 Choniatès, éd. van Dieten, p. 133-134 ; Jean Kinnamos, *Epitomè*, éd. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 241, 246 ; Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. P. Lauer, Paris, 1924, § LXXII, p. 70-71 : « quand li Griu les virent traire ariere, si s'acueillent a huer et a escrier si durement que trop, et monterent seur les murs et avaloient leur braies et moustroient leur leurs cus ».

ce que j'appellerais la dérision virtuelle. La *damnatio memoriae* n'est pas rare à Byzance, et la dérision y joue parfois un rôle. Le poète Jean Géomètres, dans son épitaphe pour l'empereur Jean I^{er} Tzimiskès, lui fait dire, « Moi dont on chantait les victoires au son de la lyre, je suis maintenant, hélas, le jouet des comédiens »²⁸. Le jugement d'incompétence féminine porté sur le régime de l'impératrice Zoé au XI^e siècle s'affermis sans doute par des anecdotes comme la suivante : elle avait, selon Jean Tzétzès, un chaton appelé Mechlembé, qui était terriblement gâté. Un jour, pendant une séance de la cour, elle annonça aux sénateurs, « Nobles seigneurs, sachez que mon Mechlembé vient juste de bailler ». Réprimant leurs rires et rougissant de gêne, ils se dirent chacun à son voisin en souriant : « Tiens, tu as vu comme il baille, le Mechlembé de notre maîtresse ? »²⁹.

62

Pour ce qui est de la moquerie des vivants, les auteurs du XII^e siècle rapportent deux épisodes où les peuples voisins de l'Empire ont parodié le culte impérial : réaction sans doute habituelle depuis longtemps dans les cours étrangères qui enviaient le cérémonial byzantin, et qu'on peut saisir déjà dans l'invective de Liudprand de Crémone contre Nicéphore II Phokas (963-969)³⁰. Selon Anne Comnène, l'entourage du sultan Kilidj Arslan I^{er} ridiculisa Alexis I^{er} Comnène (1081-1118) qui souffrait de la podagre : « À la manière des improvisateurs, les barbares parodiaient le mal de pieds de l'autocrator, dont les douleurs devinrent sujet de comédie. Ils jouaient en effet les rôles des médecins et des personnes empressées autour de l'autocrator, et représentaient le basileus au centre, étendu sur un lit, dans l'intention de le ridiculiser. De telles sottises avaient le don de susciter le gros rire des barbares »³¹. Trente ans après, les Vénitiens qui participaient à l'expédition impériale pour reprendre Corfou aux forces du roi de Sicile, se brouillèrent avec les troupes byzantines, se saisirent de la galère de l'empereur, et mirent en scène une parodie de la cérémonie de la cour lors de laquelle un nègre fut acclamé basileus, par allusion au teint noirâtre de Manuel I^{er} Comnène³².

La moquerie de l'empereur par ses sujets nous est connue surtout pour la période protobyzantine. Le meilleur exemple est sans doute celui de l'empereur Julien, qui, lors de son séjour à Antioche, provoqua des railleries de toute sorte à cause de sa barbe, son austérité, ses sacrifices sanglants, et par son discours

²⁸ Éd. J.A. Cramer, *Anecdota graeca*, t. IV, Oxford, 1841, p. 269.

²⁹ Jean Tzétzès, *Chiliades*, V. 525-539, éd. P.A.M. Leone, *Ioannis Tzetzae historiae*, Naples, 1968, p. 187-188 ; cf. Michel Psellos, *Chronographie*, éd. trad. E. Renauld, Paris, 1926-1928, t. I, p. 119-121 ; t. II, p. 48-50 ; Ch. Diehl, *Figures Byzantines*, Paris, 1930, I, p. 246-290.

³⁰ *Legatio*, § 9-10, 28, 37, éd. Chiesa, p. 191, 199, 203.

³¹ Anne Comnène, *Alexiade*, XV.1,2, éd. trad. B. Leib, Paris, 1937-1945, t. III, p. 188.

³² Nicéas Choniâtès, *Historia*, éd. van Dieten, p. 86.

satirique, le *Misopogon*, dans lequel il essaya de répliquer aux critiques³³. Mais Julien ne réagit pas avec violence, à l'encontre de l'empereur Maurice, deux siècles plus tard, quand le peuple de Constantinople trouva un homme qui lui ressemblait et le promena sur un âne, vêtu d'un manteau noir et portant une couronne d'ail, en hurlant à son égard des chants injurieux³⁴. Autrement dit, le peuple soumit l'empereur symboliquement au rituel dérisoire de la promenade infamante réservée aux malfaiteurs.

Ce rituel constituait la dérision officielle par excellence, mais avant de la considérer, mentionnons deux autres formes de la dérision consenties par le pouvoir qui apparaissent dans nos sources. Il y a, d'une part, la dérision qui se produit sans l'intervention directe du pouvoir quand quelqu'un se donne en spectacle à un groupe composé, en principe, de ses pareils, dont chacun se sent concurrencé par les autres et veut s'assurer de l'approbation collective. À en croire Kékauménos, une telle collectivité est toujours prête à rire de l'individu qui s'expose, soit à l'insolence d'un fou³⁵, soit à l'importunité d'un créancier qui l'accoste en public et lui demande, à haute voix, le règlement d'une dette³⁶. Dans les deux cas, qu'on réagisse ou non, et que la foule rie ou non, on s'en va couvert de honte, à la seule différence que devant le créancier, c'est la réaction et non le manque de réaction qui provoque les risées. Ce n'est pas uniquement dans la paranoïa de Kékauménos que les collectivités byzantines guettent l'occasion de tourner leurs membres en dérision. Des textes du XII^e siècle concernant ce qu'on nommait les « théâtres » de rhétorique où les rhéteurs débutants étalaient leurs talents, partent du principe qu'on s'y exposait au ridicule plutôt qu'aux applaudissements de ses confrères³⁷.

Dans le cas où la collectivité en question était la cour impériale, il était théoriquement possible pour le souverain de diriger en personne la mise en scène dont il est le principal spectateur. Cela se serait passé, selon les *Anecdota* de Procope, à l'occasion de l'audience accordée par Théodora à un certain patrice qui portait plainte contre un membre de l'entourage de l'impératrice. Elle avait réuni un chœur d'eunuques qui chanta, chaque fois que le patrice prosterné ouvrit sa bouche, « Ô monsieur le patrice, tu as une grande hernie »³⁸. Mais la tendance fort polémique du texte doit nous mettre en garde contre

33 Julien, *Œuvres complètes*, éd. trad. Ch. Lacombrade, t. II, 2, Paris, 1964, p. 156-199 ; Ammien Marcellin, *Histoire*, XXII.12, 6 ; XXII.14, 2-3, éd. trad. J. Fontaine, t. III, Paris, 1996, p. 128, 130-131.

34 Théophane, *Chronographia*, éd. C. de Boor, Leipzig, 1883, t. I, p. 283.

35 Kékauménos, éd. Wassilewsky et Jernstedt, p. 63, éd. Litavrin, p. 246 ; voir plus haut p. 57.

36 Kékauménos, éd. Wassilewsky et Jernstedt, p. 37, éd. Litavrin, p. 190-192.

37 Nicolas Kataphloron, Éloge inédit, dans le cod. Scorialensis graecus Y-II-10, f. 325v ; Michel Choniatès, éd. Sp. P. Lampros, *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα*, Athènes, 1879-1880, t. I, p. 13 ; voir en général Magdalino, *Empire of Manuel*, p. 336-356.

38 Procope, *Anecdota*, XV, 24-36, éd. J. Hauray, rév. G. Wirth, Leipzig, 1963, p. 97-99.

une interprétation littérale. La même réserve s'impose à l'égard des incidents de ce genre rapportés par d'autres chroniqueurs, comme, par exemple, le continuateur de Théophane à propos de Michel III³⁹, ou Georges Acropolitès qui raconte sa propre humiliation par Théodore II Lascaris⁴⁰. Humilier un sujet innocent sied mal à la justice et la dignité du monarque. Le souverain juste autorise l'humiliation rituelle uniquement en tant que punition du délit, et c'est généralement en dehors de la cour que s'accomplit le processus de tourner le condamné en dérision.

La promenade infamante reste incontestablement la forme de dérision la mieux attestée et la plus officielle à Byzance⁴¹. Parmi les nombreuses descriptions et allusions dans les textes, la plus pittoresque est le récit du dernier supplice d'Andronic I^{er} Comnène par Nicétas Choniâtès, récit qui, utilisé par Umberto Eco dans son roman *Baudolino*⁴², jouit actuellement d'une certaine notoriété. Il est loin d'être typique, mais en essayant de comprendre ce qui le rend unique, on apprend à connaître le phénomène dans toutes ses dimensions.

64

Après le coup d'état qui porta Isaac Ange au pouvoir en 1185, Andronic tenta de s'enfuir, mais fut appréhendé, ramené à Constantinople, et jeté en prison. Présenté ensuite devant Isaac, il essuya des injures et des coups sur la tête et les parties postérieures ; on lui arracha les dents, les cheveux et la barbe, et il fut livré comme un jouet aux spectateurs, parmi lesquels quelques épouses de ses victimes. On lui coupa la main et le rejeta en prison. Je traduis :

Après quelques jours, on lui arracha un œil et le promena sur la place publique assis sur un chameau galeux, à la tête découverte et chauve comme un œuf, vêtu de guenilles éparses, spectacle piteux et à faire fondre en ruisseaux de larmes les yeux tendres. Mais les habitants les plus rudes et incultes de Constantinople, notamment les charcutiers, les tanneurs, tous ceux qui fréquentent les tavernes et gagnent leur pain péniblement en cousant les chaussures, se rassemblèrent comme les mouches qui essaient au printemps autour des gobelets pour s'abreuver. Ils n'ont pas réfléchi que cet homme était l'empereur qui, quelques jours auparavant, était couronné avec le diadème royal, loué et acclamé et adoré de tous comme sauveur, celui même auquel ils avaient juré fidélité et bienveillance avec des serments très solennels. Emportés par une colère déraisonnée et une mentalité insensée, ils n'ont négligé aucune violence dont il était possible de profaner Andronic. Les uns lui donnèrent des coups de gourdin sur la tête,

³⁹ Voir plus haut p. 59.

⁴⁰ *Georgii Acropolitae opera*, t. I, Leipzig, 1903, p. 127-130.

⁴¹ À défaut d'étude récente, on consultera toujours N. Politis, « Ὑβριστικά σχήματα », *Λαογραφία*, IV (1913-1914), p. 601-669 ; Ph. Koukoules, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, III, Athènes, 1949, p. 184-208.

⁴² Choniâtès, *Historia*, éd. van Dieten, p. 349-351 ; U. Eco, *Baudolino*, Milan, 2000, p. 268.

d'autres lui souillèrent le nez avec des ordures, d'autres, à l'aide d'éponges, lui enduisirent les yeux des déchets intestinaux d'hommes et de bœufs. D'autres encore insultèrent sa mère et autres parents ; les plus impudents lui jetèrent des pierres en l'appelant chien enragé. Une putain impudique apporta une cruche d'eau chaude d'une cuisine et la vida sur ses joues. Il n'y avait personne qui ne faisait de mal à Andronic. Traîné ainsi en déshonneur au théâtre par ce triomphe dérisoire (μετὰ γελοιώδους θριάμβου), il fut tout de suite descendu de son élévation pitoyable et risible sur le dos d'un chameau. Il fut suspendu par les pieds avec une corde à l'endroit où il y a deux petites colonnes surmontées d'une pierre, auprès des sculptures en bronze représentant un loup et une hyène aux têtes penchées.

Suspendu par les pieds à l'Hippodrome, avant de mourir, Andronic eut à souffrir encore des supplices dont Choniatès ne donne que les principaux détails. La foule lui ôta son vêtement et mutila ses organes génitaux, une brute lui passa une longue épée par la bouche tout au long des entrailles ; deux Latins avec des épées courtes s'amusèrent à voir laquelle des deux coupait le mieux. C'est ainsi qu'Andronic trouva enfin la mort. Quelques jours plus tard, on descendit le cadavre et le jeta quelque part sous les voûtes de l'Hippodrome, où il resta jusqu'à son transfert dans un monastère par des gens miséricordieux.

L'histoire n'est pas drôle, et Choniatès n'en rit pas ; il la décrit comme digne de pleurs, et il prend nettement ses distances par rapport au comportement de la foule. Pourtant, il parle d'un triomphe *dérisoire*. Qu'il ne s'agisse pas d'une simple formule ressort d'un autre texte presque contemporain des ces événements : c'est l'éloge du nouvel empereur par le frère de Nicéas, Michel Choniatès, archevêque d'Athènes dans lequel faisant contraste avec la cruauté d'Andronic, il félicite Isaac de sa clémence⁴³.

Je suis persuadé que même le misérable auteur de toute cette tragédie n'aurait pas souffert ce qu'il a justement souffert, s'il avait été possible pour notre empereur d'empêcher la vengeance universelle. Mais il était plus facile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille (Mt. 19.24, Mc. 10.25, Lc. 18.25) que pour celui-là de ne pas défiler dans les avenues au milieu d'un cortège de ce genre. Car il fallait que cet homme plus rancunier que les chameaux⁴⁴ accomplisse son triomphe dérisoire (γελοιώδη ... θριάμβον) monté sur le dos d'une telle bête, afin qu'il n'engloutisse plus le chameau en prenant au filtre le moustique (Mt. 23.24), ce qu'il avait fait quand il usurpa le pouvoir tout en reprochant aux

⁴³ Michel Choniatès, éd. Lampros, I, p. 239-240.

⁴⁴ Cette caractérisation du chameau est probablement tirée de saint Basile, *Homélies sur le Hexaemeron*, 8.1, éd. trad. S. Giet (Sources Chrétiennes 26bis), Paris, 1949, p. 434-435.

autres leur exercice excessif du pouvoir auprès de l'empereur. Mais son drame se termina ainsi, trouvant le dénouement de ses souffrances tragiques dans le rire comique, ou plutôt s'étant transformé en satire tragi-comique.

66

Notons que l'auteur développe le thème du rire, non seulement en introduisant la notion de comédie, mais aussi en citant, un peu à la légère, les chameaux de l'Évangile. Michel emploie exactement la même expression, γελοιώδης θρίαμβος, que son frère, et il est plus que probable que la nouvelle de la mort d'Andronic lui était parvenue à Athènes par une lettre de Nicéas. De toute façon, il est impossible que la dimension comique de l'événement ait échappé à l'un mais non pas à l'autre des deux frères, qui avaient exactement la même formation. Si Nicéas qui écrit plus de vingt ans plus tard insiste sur son aspect tragique, c'est probablement en pensant à la catastrophe de 1204, qu'il explique par les crimes tant des gouvernés que des gouvernants byzantins ; il critique sévèrement l'irresponsabilité du peuple de Constantinople. Le rôle de tragédien de l'Empire qu'il se donne ne l'empêche pas d'être parmi tous les historiens byzantins, celui qui a le sens du comique le plus développé, ce qui est au profit de son drame. Ainsi, à l'instar de son frère, on pourrait qualifier son récit de tragi-comédie. Il énonce le principe dans son proème : la fonction de l'histoire est de ridiculiser le mal et d'exalter le bien⁴⁵. En effet, dans sa narration, la comédie se joint toujours à la critique morale et au récit du désastre ; elle est absente des portraits des personnes héroïques, et très développée dans ceux des empereurs faibles et vicieux, avant tout Andronic. Considérons, par exemple, son récit des deux couronnements dont l'un a inauguré et l'autre terminé le règne d'Andronic. Après son couronnement à Sainte-Sophie, Andronic entra au galop au palais au lieu de procéder d'un pas mesuré et solennel. Les gens ont discuté les raisons : selon certains, Andronic avait peur, alors que d'autres affirmaient que le vieillard avait déféqué dans son pantalon, étant incapable de contrôler son ventre après une si longue journée⁴⁶. Trois ans plus tard, quand la foule qui s'était massée à Sainte-Sophie pour accueillir Isaac Ange, eut l'idée de le couronner empereur, l'oncle de celui-ci, Jean Doukas, se proposa à la place de son neveu, et ôta son chapeau pour recevoir la couronne. Mais la foule, en voyant son crâne chauve et luisant comme la lune, cria qu'on ne voulait plus de vieillard pour souverain⁴⁷. Signalons les motifs comiques de la scatologie et la calvitie que nous avons rencontrés tant dans l'invective de Prodromos contre Barys que dans le récit de la promenade infamante d'Andronic.

⁴⁵ *Historia*, éd. van Dieten, p. 1-4.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 272-273.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 345.

Si Choniatès se distingue dans l'historiographie byzantine par son emploi du comique, il est par là-même assez typique des littérateurs de son époque. Il suffit de rappeler que la plupart des textes cités ci-dessus sont du XI^e et du XII^e siècles. À la liste des auteurs (Kékauménos, Anne Comnène, Jean Tzétzès, Théodore Prodrome, Constantin Manassès, Eustathe de Thessalonique, les frères Choniatès) on pourrait ajouter Psellos⁴⁸, Christophe de Mitylène, Nicolas Mézaritès, Jean Apokaukos et les auteurs anonymes de trois satires du XII^e siècle. On remarque chez tous un goût du détail concret et amusant, et même un esprit ludique, surtout quand il s'agit de récit de malheurs : caractéristiques que l'on peut mettre en rapport d'une part avec le développement de l'humanisme littéraire et d'autre part avec la sécularisation croissante de la culture de la cour impériale et aristocratique de la dynastie des Comnènes⁴⁹. Pour en revenir à la dérision, il y a deux nouveautés qui apparaissent au XI^e siècle dans les récits des triomphes infamants. Psellos est le premier à mentionner que les condamnés furent couronnés d'intestins pleins d'ordures⁵⁰, motif qui se retrouve chez Anne Comnène⁵¹, et, à la fin du XIII^e siècle, chez Pachymérès⁵². Le contemporain de Psellos, Michel Attaleiatès, est le premier auteur byzantin, à ma connaissance, à expliciter la notion du rire en relation avec la promenade infamante, qu'il appelle le triomphe dérisoire⁵³. C'est Anne Comnène, encore, qui reprend la notion avant Choniatès : elle parle d'une mise en scène par des « gens du théâtre (σκηνικοί) », et d'une « chanson drôle (ἀσμάτιόν τι γελοῖον) » par laquelle les acolytes en tête du cortège appellent les gens à venir voir les traîtres « cornus (κερασφόροι) »⁵⁴.

Que représentent ces nouveautés : s'agit-il de réalités ou de perceptions nouvelles ? À défaut de renseignements sûrs, et compte tenu des éléments de continuité qu'on va voir, je serais enclin à supposer que ce sont les perceptions et non la pratique qui ont changé : la littérature, avec l'aide d'Aristophane, a redécouvert le drôle dans la dérision. C'est sur la base de cette supposition que je propose de commenter les faits rapportés par Choniatès. Ceux-ci sont peut-être moins extraordinaires qu'ils ne paraissent à première vue. La promenade

⁴⁸ Voir ses lettres au sujet du moine Élias, son protégé, éd. trad. G. Dennis, dans *Byzantine Authors. Literary Activities and Preoccupations*, J. W. Nesbitt éd., Leyde, 2003, p. 43-62.

⁴⁹ Voir en général P. Magdalino, « The Literary Perception of Everyday Life in Byzantium : some general considerations and the case of John Apokaukos », *Byzantinoslavica*, XLVII (1987), p. 28-38 (réimpr. dans *id.*, *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*, Aldershot, 1991, et Magdalino, *Empire of Manuel*, p. 355-356, 395-396).

⁵⁰ *Chronographie*, éd. Renauld, II, p. 7.

⁵¹ *Alexiade*, XII.6, 5-8, éd. trad. Leib, t. III, p. 72-74.

⁵² Georges Pachymérès, *Relations historiques*, éd. trad. A. Failler, t. I, Paris, 1984, p. 503.

⁵³ *Historia*, éd. I. Bekker, Bonn, 1853, p. 17, 193, 293 ; éd. J. Pérez Martín, Madrid, 2002, p. 14, 143, 210.

⁵⁴ *Alexiade*, loc. cit.

infamante était probablement usitée comme peine pour beaucoup de délits, bien qu'on ne la rencontre dans les récits historiques qu'en relation avec les cas les plus remarquables⁵⁵, à savoir, quand elle est infligée aux rebelles contre le pouvoir, parfois comme la seule punition corporelle avec confiscation des biens, mais en principe comme prélude à l'aveuglement ou à l'exécution. Or Andronic fut jugé coupable de tyrannie non seulement en tant que monstre, mais en tant qu'usurpateur. Il fut incarcéré dans la prison d'Anémas, qui tirait son nom du conspirateur dont l'humiliation est décrite par Anne Comnène dans le passage que nous venons de citer. Le fait que l'humiliation d'Andronic est marquée par une violence spontanée de la foule, qui contraste fort avec la mise en scène officielle organisée pour Anémas, peut s'expliquer par l'excès de rage populaire contre le tyran sanglant, mais il n'en reflète pas moins une différence entre les deux récits, dont l'un veut insister sur le contrôle exercé par le pouvoir alors que l'autre souligne l'abandon du tyran par le pouvoir à la violence du peuple. Il se peut que le récit dramatisé de Choniatès masque un procédé plus fidèle aux règles, du reste assez variables, de l'institution du triomphe infamant. La souillure avec des excréments correspond au couronnement d'intestins, et on imagine difficilement que ce soit pour la première fois que la foule hurle et inflige des injures ; il est plutôt à supposer que les sources n'en font mention qu'exceptionnellement, par égard à la qualité de la victime⁵⁶. On se demande d'ailleurs s'il y a une grande différence entre ces injures apparemment spontanées et les chansons dérisoires, dont la composition plus ou moins officielle est attestée, avant le cas d'Anémas, dans l'humiliation symbolique de l'empereur Maurice, et aussi, peut-être, dans un texte qui semble viser l'ex-impératrice Théophano après 971⁵⁷. En tout cas, le rituel admettait des variations. Des victimes furent tondus⁵⁸, d'autres vêtus en femmes⁵⁹. Parfois on leur noircissait ou cendrait le visage⁶⁰. Ils pouvaient être assis normalement sur l'animal, ou montés en amazone⁶¹, ou encore le dos en avant et tenant la queue de l'animal⁶². Si la

55 Observation juste de N. Politis (*op. cit.*, p. 631-632), qui en conclut que l'adultère et le petit vol avaient été punis de cette manière par le peuple à Byzance, aussi bien que dans la Grèce moderne.

56 Par ex., quand il s'agit d'un martyr, comme Étienne le Jeune sous Constantin V : *La Vie d'Étienne le Jeune par Étienne le Diacre*, éd. trad. M.-F. Auzépy, Birmingham, 1997, § 69-70, p. 169-170, 269-270.

57 G. Morgan, « A Byzantine Satirical Song », *Byzantinische Zeitschrift*, XLVII (1974), p. 292-297.

58 *Constantini Manassis Breviarium Chronicon*, éd. O. Lampsidis, Athènes, 1996, p. 183-184, v. 3364-3371 ; Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, p. 441 ; Psellos, *Chronographie*, éd. trad. Renaud, II, p. 7.

59 Skylitzès, éd. Thurn, p. 429.

60 Allusion chez Manassès, éd. Lampsidis, *loc. cit.* Pour Politis, *op. cit.* ; il s'agit de l'élément le plus caractéristique du rituel, et qui a laissé le plus de traces dans la langue populaire.

61 *Alexiade*, *loc. cit.*

62 Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, p. 420, 441 ; Psellos, *Chronographie*, *loc. cit.*

monture de préférence était l'âne, on rencontre aussi des bœufs et des mulets⁶³, et le chameau d'Andronic n'est pas tout à fait original : fut-il choisi en fonction de sa disponibilité, comme dans la version charmante de l'histoire donnée par Robert de Clari⁶⁴ ou s'inspira-t-on d'exemples de l'Antiquité tardive, comme les cas rapportés par Procope et Malalas⁶⁵ ?

Quoi qu'il en soit, le rituel comportait des éléments toujours indispensables : l'habit et la monture vils, et le cortège honteux qui parodiait le défilé solennel d'un dignitaire, traînant le condamné sur la place publique et l'exposant aux risées de la foule urbaine, sans laquelle le rituel n'a pas de sens. En fin de compte, c'est le peuple qui tourne en dérision, car c'est au peuple qu'appartient le rôle de rire et de faire rire. Les mimes et les bouffons sont, bien entendu, des gens d'origine basse. Comme en Occident, le rire et la plaisanterie sont défendus aux moines⁶⁶. Chez les élites comme celles évoquées par Kékauménos, le rire est admis en tant que moyen de contrôle social, auquel il vaut mieux participer que s'exposer, mais le rire immodéré est déconseillé⁶⁷. L'empereur qui rit, ou qui favorise les bouffons, est mal vu des chroniqueurs, d'autant plus qu'il est souvent le même qui recherche une popularité auprès de la foule du cirque : tels sont Constantin V (741-775), Michel III, et, au début de son règne, Andronic I^{er}, dont Choniatès dit qu'il était moqueur comme personne⁶⁸. Il répondit à ceux qui lui reprochaient sa liaison illicite avec la fille de son cousin, que c'était dans la nature du gouverné de suivre l'exemple du gouvernant, évoquant ainsi les relations incestueuses de Manuel avec sa nièce⁶⁹. Sous Manuel encore, il inventa le sobriquet Koutzaslanès, Aslan le Boiteux, pour le sultan Kilidj Arslan⁷⁰. Devenu

63 Bœufs : *Alexiade*, loc. cit. ; mulet : *Attaleiatès*, éd. Bekker, p. 14 (Pérez-Martín, p. 14).

64 Éd. Lauer, § 25, p. 27-28.

65 Voir Procope, *Anecdota*, XI, 37, p. 76 (astrologues sous Justinien) ; Jean Malalas, *Chronographia*, éd. J. Thurn, Berlin et New York, 2000, XII, 30, p. 231 (Zénobie prise en captivité par Aurélien) ; XVIII, 47, p. 379 (joueurs de dès sous Justinien). À propos de ce dernier passage, voir en dernier lieu J. Beaucamp, « Le philosophe et le joueur. La date de la fermeture de l'école d'Athènes », *Travaux et Mémoires*, XIV (2002), p. 21-35.

66 Homélie attribuée à saint Jean Chrysostome, PG XLVIII, col. 1055-1060 ; pour l'Occident, voir J. Le Goff, « Le rire dans la société médiévale », dans *id.*, *Un autre Moyen Âge*, Paris, 1999, p. 1343-1368.

67 Kékauménos, éd. Wassilewsky et Jernstedt, p. 20 ; éd. Litavrin, p. 156-158 ; voir aussi *Spaneas : Vorlage, Quellen, Versionen*, éd. G. Danzeis, Munich, 1987, p. 57, 67.

68 Nicéas Choniatès, *Historia*, éd. van Dieten, p. 122 : φιλολοιδωρος ὧν εἶπερ τις ἄλλος. Pour l'empereur et le cirque, voir G. Dagron, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des « Patria »*, Paris, 1984, p. 176-177 ; pour Constantin V, *La Vie d'Étienne le Jeune*, éd. trad. Auzépy, § 63-66 ; M.-F. Rouan, « Une lecture "iconoclaste" de la Vie d'Étienne le Jeune », *Travaux et Mémoires*, VIII (1981), p. 425-427 ; P. Magdalino, « The Distance of the Past in Early Medieval Byzantium (VII-X Centuries) », *Settimane di Studio del Centro Italiano di studi sull'Alto Medioevo*, XLVI (1999), p. 142-143.

69 *Ibid.*, p. 104.

70 *Ibid.*, p. 122.

empereur, et ne souciant plus de sa popularité, il accrochait sur les voûtes du Forum les cornes des cerfs qu'il avait tués à la chasse, en apparence pour montrer ses trophées, mais en réalité pour se moquer des Constantinopolitains qui se laissaient prendre par le nez et cocufier comme les herbivores⁷¹. Autrement dit, Andronic méprise le peuple à la manière du peuple. On pourrait dire la même chose de Choniatès aussi. Son mépris pour le peuple, qu'il traite de canaille, est profond ; pourtant, il rit souvent avec le peuple, et il fait populaire dans la mesure où il emploie la comédie comme moyen de critique. C'est dans ce sens, je crois, qu'il faut comprendre son intention, énoncée dans son proème, d'écrire une histoire qui évitera l'élégance rhétorique et poétique, et qui, tout en respectant le grave et le solennel, sera accessible aux ouvriers et même aux femmes de ménage⁷². Étant donné que la langue et le style de Choniatès sont très élevés et tout autre que vulgarisants, il ne peut être question que du contenu de son discours, et notamment de ses éléments comiques.

70 La promenade d'Andronic se termine à l'Hippodrome. Ce n'est pas toujours le cas, mais l'endroit convient parfaitement⁷³ : il est la destination des vrais triomphes ; il sert de lieu d'exécution ; il est l'espace séculier et populaire par excellence, où le peuple se réunit en face de l'empereur et, comme le souverain lui-même, donne le ton du spectacle. C'est l'espace où rien n'est sacré : avant Constantin, le christianisme y est tourné en dérision⁷⁴ ; après Constantin, les clercs et les moines n'y entrent pas⁷⁵, sauf pour être tournés en dérision par le monstre iconoclaste qu'est Constantin V (741-775)⁷⁶ ; y sont brûlés ceux qui ont renoncé à Dieu, comme le bogomile Basile sous Alexis I^{er} et le sorcier Mamalos sous Andronic⁷⁷. À l'Hippodrome, même le pouvoir peut être remis en question par le peuple, du moins dans l'imaginaire⁷⁸.

Mais la présence centrale et permanente dans le grand cirque n'est celle ni du peuple ni de l'empereur : c'est l'imposante rangée des statues, auxquelles

71 *Ibid.*, p. 322-323.

72 *Ibid.*, p. 2-3.

73 Voir, outre l'article de G. Dagron cite plus haut, d'autres études du même auteur : *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 320-347 ; *Constantinople imaginaire*, p. 161-190.

74 Malalas, XII, 50, éd. Thurn, p. 241-242.

75 Plusieurs interdictions d'assister aux courses et aux jeux ; voir surtout le canon 34 du concile Quinisexte, et les commentaires de Zonaras et de Balsamon : Rallis et Potlis, *Syntagma*, t. II, p. 356-360. Pour un cas concret du x^e siècle, voir *La Vie de Saint Lazare le Galésiot* (BHG 979), éd. H. Delehay, AASS nov., III, §233.

76 Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, p. 437-438.

77 *Alexiade*, XV. 10, 1-4, éd. trad. Leib, III, p. 226-228 ; Choniatès, *Historia*, éd. van Dieten, p. 310-311.

78 Il est intéressant que les Byzantins du XII^e siècle, selon Balsamon (*loc. cit.*, p. 357-358) croyaient que les empereurs de jadis n'avaient pas exercé de pouvoir dans l'Hippodrome : τῶν δῆμων κατεξουσιαζόντων ἐν ταῖς ἵπποδρομίαις ... καὶ τοῦ βασιλέως προσκαλουμένου, καὶ εἰς τοῦτο μὴ ἐξουσιάζοντος.

s'ajoute, pendant quelque temps en 1185, le corps mutilé et pendu par les pieds d'Andronic Comnène. En effet, l'espace qui sépare l'empereur du peuple est dominé par la plus grande concentration de statues antiques en bronze qui subsiste dans le monde médiéval⁷⁹. Elle est le reste principal d'une grande foule d'images sculptées qui peuplaient la Ville depuis sa fondation⁸⁰. Pourquoi le fondateur, Constantin le Grand, avait-il instauré ce véritable musée d'œuvres d'art païennes, raflées dans les sanctuaires de la Grèce et de l'Asie Mineure⁸¹ ? Pour son panégyriste chrétien, Eusèbe de Césarée, la réponse est claire : Constantin voulut livrer ces idoles à la dérision de la foule⁸². La réponse, cependant, trouve peu d'écho, tant pendant l'Antiquité tardive qu'au Moyen Âge : il n'y a que Constantin le Rhodien, au x^e siècle, qui la répète⁸³. Les Byzantins prennent leurs statues très au sérieux : elles sont des merveilles, des talismans, des signes, en dehors de leur valeur esthétique. Elles sont capables de confondre non seulement les empereurs dont elles gardent les secrets, mais aussi les « philosophes » qui essaient de les déchiffrer⁸⁴. On peut bien sûr les déplacer, les mutiler, les démembrer, les renvoyer à la fonderie, même les embellir, mais les empereurs qui font de la sorte risquent d'être jugés insensés⁸⁵, insoucieux du bien public⁸⁶, avarés⁸⁷, blasphémateurs⁸⁸ ; autrement dit, ils se livrent à la dérision très inventive des patriographes et des chroniqueurs qui créent les réputations et ne pardonnent pas aux abus du pouvoir⁸⁹. Ici encore, c'est Choniatès qui fait valoir le ridicule qui n'est

79 S.G. Bassett, « The Antiquities in the Hippodrome of Constantinople », *Dumbarton Oaks Papers*, XLV (1991), p. 87-96.

80 Voir C. Mango, « Antique Statuary and the Byzantine Beholder », *Dumbarton Oaks Papers*, XVII (1963), p. 53-75.

81 Voir en général sur la question des attitudes chrétiennes envers la sculpture païenne, B. Caseau, « Πολεμῆν λίθοις. La désacralisation des espaces et des objets religieux païens durant l'antiquité tardive », dans *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, M. Kaplan éd. (Byzantina Sorbonensia 18), Paris, 2001, p. 61-123.

82 Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, LIV, 3, éd. F. Winkelmann, *Über das Leben des Kaisers Konstantins*, Berlin, 1975, p. 108.

83 Éd. E. Legrand, « Description des œuvres d'art et de l'église des Saints Apôtres à Constantinople. Poème en vers iambiques par Constantin le Rhodien », *Revue des études grecques*, IX (1896), p. 40-41.

84 Dagron, *Constantinople imaginaire*, p. 99-159.

85 *Scriptores rerum Constantinopolitanarum*, éd. Th. Preger, Leipzig 1901-1907, réimpr. Leipzig, 1989, p. 198 (Léon III est « sans raison » (ἀλόγιστος) pour avoir détruit plusieurs sculptures antiques).

86 *Ibid.*, p. 278 (Basile I^{er} détruit les figures d'un moustique, d'une souris et d'une puce, qui protégeaient la Ville contre ces pestes).

87 Jean Zonaras, *Epitomae historiarum*, t. III, éd. Th. Büttner-Wobst, Bonn, 1897, p. 738 (Alexis I^{er} fait fondre des « œuvres publiques » pour la monnaie).

88 Théophane continué, p. 379 (Alexandre rend honneur aux statues de l'Hippodrome, et dote le sanglier en bronze, censé être son double, de dents et d'organes génitaux).

89 Cf. Dagron, *Constantinople imaginaire*, p. 139 (« une dérision politique »), p. 177 (« injure et dérision sont de commande »), p. 185 (« Quant à la moralité implicite, elle n'est une fois encore que dérision »).

qu'implicite dans les textes des VIII^e-X^e siècles, en se moquant à plusieurs reprises des violences faites aux statues par ses contemporains. Manuel I^{er} eut l'initiative la moins ridicule. Il fit redresser une statue tombée et renverser une autre qui était debout, parce que la première s'appelait la Romaine et la deuxième la Hongroise⁹⁰. Mais l'impératrice Euphrosynè, femme d'Alexis III, s'attira toutes les injures du peuple quand elle coupa le groin au sanglier de l'Hippodrome, fouetta l'Hercule de Lysippe, et mutila grand nombre d'autres statues : on alla jusqu'à apprendre aux oiseaux parleurs à l'appeler « putain » en volant à travers la Ville⁹¹. En 1203, Isaac II, rétabli sur le trône par les croisés, fit transporter le sanglier dans le Palais impérial, pour freiner les cochonneries de la foule⁹². À peu près à la même époque, le peuple coupa en morceaux une grande statue d'Athéna, parce qu'il était convaincu, selon Choniatès, que la déesse appelait les croisés de l'ouest avec sa main droite, qui en réalité était tendue vers le sud⁹³. Et c'est au sujet des statues que Choniatès conclut son histoire, avec une longue description tragique des statues converties en monnaie de bronze par les conquérants latins⁹⁴. Les Latins n'ont rien de comique pour l'auteur, bien qu'il les déteste, mais il trouve l'occasion de se moquer d'eux à propos de la destruction d'une statue d'Hélène de Troie⁹⁵. Il s'étonne de ce que la belle Hélène n'ait pas réussi, encore une fois, à séduire les hommes qui se sont emparés d'elle, mais soit tombée elle-même victime du feu qu'elle allume dans les cœurs. On dirait que ces descendants d'Énée se vengeaient de la destruction de Troie, si la cupidité des Latins permettait une explication si honorable. Mais comment des hommes, qui sont capables de vendre leurs femmes pour quelques sous, peuvent-ils apprécier la beauté de cette œuvre d'art, d'autant plus qu'étant illettrés, ils n'ont jamais lu Homère ? C'était pourtant lui qui avait dit que la beauté divine d'Hélène méritait tout ce que les Grecs et les Troyens avaient souffert à cause d'elle. Ce n'est qu'une dérision virtuelle, mais comme elle est la seule chose qui reste et de la statue et de l'incident, on peut dire que le dernier rire appartient à l'historien byzantin.

⁹⁰ *Historia*, éd. van Dieten, p. 151.

⁹¹ *Ibid.*, p. 519-520.

⁹² *Ibid.*, p. 558.

⁹³ *Ibid.*, p. 558-559.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 647-655.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 652-653.